

Il y a un moment pour tout
et un temps pour toute chose sous le ciel.

Un temps pour enfanter,
et un temps pour mourir ;

Un temps pour planter,
Et un temps pour arracher le plant.

Un temps pour tuer,
Et un temps pour guérir ;

Un temps pour détruire,
Et un temps pour bâtir,

Un temps pour pleurer,
Et un temps pour rire ;

Un temps pour gémir,
Et un temps pour danser.

[...]

Un temps pour se taire,
et un temps pour parler.

Qohélès, fils de David, roi de Jérusalem,

Livre de L'Ecclésiaste.

Préface

Cassiopée, Andromède, Persée, Pégase et La Baleine sont des jalons que les marins connaissent bien. Quand l'horizon se révèle au point de l'aube ou qu'il se laisse encore voir au crépuscule, le navigateur peut alors tracer et recouper les lignes où il se trouve sur une carte. A terre, plus d'horizon, mais ces compagnes se prêtent encore volontiers à la visite et, coquettes, aiment rien mieux qu'être reconnues. Depuis tant, combien de jeunes filles, avec la complicité du velours d'une nuit douce ont laissé un jeune marin leur montrer le ciel, se serrant un peu au chaud, au creux de son épaule : « Regardez, là c'est le Nord, la Polaire et ici Cassiopée. La dame se reconnaît à ces cinq étoiles en M que l'on voit à l'opposé de la Grande Ourse. Dans quelques temps, en passant sous la Polaire elle fera un W. On dit pour s'en souvenir que la reine est jetée au bas de son trône avant de se relever quelques heures plus tard »

Laissant la demoiselle rêver un peu, notre marin, son manteau déposé sur les épaules de sa douce, saura lui enseigner qu'elle aussi pourrait être sa reine.

Cassiopée a été cette reine un peu trop coquette, condamnée par les Dieux à tourner autour du Pôle pour être déchu à chaque rotation terrestre, laissant les humains la contempler sans pudeur. Dessinée ou enluminée, elle est représentée hautaine, sur un trône s'admirant dans un miroir. Les astronomes de l'antiquité ont associé cette belle et brutale légende à l'Ethiopie, terre de violente réputation gouvernée par le roi Céphée. Cassiopée, son orgueilleuse et belle reine prétendit qu'elle et sa fille Andromède dépassaient de loin la beauté des Néréïdes, quand

bien même elles seraient réunies. Prétention bien vite répétée aux nymphes des eaux, qui s'en plainquirent à leur père Poséïdon. Pour venger ses filles, le jaloux dieu des mers envoya lors Cetus, la baleine monstrueuse, ravager les côtes du royaume éthiopien. Céphée et Cassiopée apprirent peu après d'un oracle que, seul, le sacrifice d'Andromède au monstre pourrait les en délivrer.

En patrouille aérienne à dos de Pégase, le beau Persée découvrit ainsi la superbe Andromède enchaînée nue à son rocher. Il pétrifia Cetus grâce à la tête de gorgone qu'il emportait toujours avec lui, au cas où. Le jeune démiurge se fit accorder la main de la belle, parce que bon, la tête de Méduse, certes pratique, n'était pas de tendre compagnie il faut l'avouer.

Cassiopée, Andromède, Persée, Pégase et La Baleine furent placés dans le ciel ; la coupable Andromède fut, elle, condamnée par les dieux à tourner pour l'éternité autour du pôle céleste, douze heures de M, douze heures de W.

Ce coin d'Afrique de l'Est, nommé *Aithiopia* par les Grecs, est violent. Depuis notre brave ancêtre Lucy à « La chute du faucon noir », la mort y est subite et rôde là-bas à la faveur d'une interminable guerre de l'homme contre lui-même.

Pour un marin français c'est un peu différent. Obock, le Golfe de Tadjoura, Djibouti et sa place Ménélik évoquent des images violentes, mais en couleurs, plus sentimentales et sensuelles cette fois. Je sais que, nombreux de la génération de mes parents pensaient dans leur jeune âge que, Sainte Anne était bretonne, et vu sa douceur qu'elle devait sûrement être du pays d'Auray. Ils sont maintenant adultes expérimentés, pourtant je suis certain que, si tant d'âmes et de cœurs bretons furent laissés là-bas, il s'en trouve assez parmi d'anciens boscos ou fusiliers marins à jurer mordicus que Ménélik devait être un homme politique Bigouden, ou du Léon peut-être. Car néophytes, sachez que ces lieux sont mythiques, autant que « Chez Bedef » à Groix, la place Ménélik est célèbre de Quimper jusqu'à Istanbul, dans le grand univers des marins, étroit comme un comptoir et large comme le monde. On ferme les yeux, pour se laisser envahir par la saveur de réglisse du café « tiop' » avec l'odeur de l'encens qui l'accompagne au bord du lit, assis à l'ombre d'une cour de terre battue. Il revient

le souvenir heureux de l'hôtesse qui s'assoit près de vous pour le watt, comme le goût de la tendre galette de sarrasin déchirée et roulée tout au long des agapes.

De l'inimitable parfum poivré du poisson yéménite servi à l'Etoile du Kokeb aux danses étonnantes des mariages coptes, tout y est sensuel.

Si une photo vous montre un port poussiéreux écrasé par le soleil et son lot de bidonvilles, une fois sur place il se passe quelque chose entre les senteurs, les sourires et le plaisir à deux balles ; on découvre Musha et Mascali les jolies petites îles jumelles du Golfe, puis en quelques tours de roues ou en bourse on se transporte à Obock dans l'autre monde. Un peu de route et l'on bivouaque au bord du lac Assal ou près du lac Abbé. Nous, trempés, chapeaux de brousse, brelage israélien, chemise F1, ranjos tropicalisées, sacs ergonomiques et 20 litres d'eau par bonhomme et par jour. Eux, short élimé, tongs aux pieds, une kalachnikov et parfois un T-shirt. Ils sont souriants et ne s'arrêtent jamais. En petites foulées ils vont à trente bornes faire une « reco » à cinquante degrés à l'ombre et en reviennent toujours aussi maigres, avec un peu moins de munitions. Où sont-ils allés ? Eux seuls savent. Parfois on trouve des corps, mais c'est rare, là-bas tous ramassent leurs morts pour leur rendre leur dignité.

Ce devoir de sépulture, sacré et ultime nous enseigne un élément essentiel : les Danakils sont des guerriers, de redoutables guerriers qui ne connaissent pas la paix. Pour un Afar, la paix c'est l'intervalle de temps qui sépare deux guerres et cela dure depuis les dynasties de l'empire des pharaons. Les généraux égyptiens connaissaient leur existence. S'ils ont pu acheter une forme de coexistence, ils n'ont jamais réussi à enrôler ceux qu'ils nommaient les habitants de Pount.

Le voyageur européen du XIXe qui s'engage dans le triangle Afar entre dans un univers où ses valeurs n'ont pas cours, simplement parce qu'elles n'ont jamais eu cours. Les pointes de ce triangle sont, au sud l'actuelle ville éthiopienne d'Awash, à l'Est le port de Djibouti et au Nord-Est les îles Dah. Le bord Ouest de ce territoire suit les contreforts du plateau éthiopien. Cela fait à peu près 150 000 Km².

Si la langue afare recèle du vocabulaire grec et latin, clin d'œil de l'Histoire à la belle Cassiopée l'Éthiopienne, l'influence gréco-latine s'est arrêtée à ces

emprunts de circonstance. Pour le reste, c'est minéral et brutal. Pas de bien, pas de mal, simplement tu es soit fort, soit faible.

Ce n'est pas une question d'hostilité à l'égard du visiteur, c'est juste que ce dernier en s'engageant sur une piste de poussière rouge, en plein soleil, passant quelques collines rocheuses, semblable à toutes les autres alentours, entre dans ce qu'un danakil considère comme son domicile.

Un chef de clan est personnellement responsable de ce qui se passe dans sa maison. Si l'on marche chez lui sans lui demander, sans se prêter à une forme d'hommage, on contrevient aux règles fondamentales de l'hospitalité. Et une infraction à ces règles de courtoisies revient à une insulte. Mais cette même infraction peut être considérée comme une provocation coutumière. Ainsi, si le visiteur porte ostensiblement des armes, il est censé rechercher une confrontation politique qui conduit à une autre forme de contact : de manière codifiée, un plénipotentiaire ou un chef se présente pour qu'une évaluation des forces en présence soit faite. Le visiteur est mieux armé, sa troupe est plus nombreuse, plus forte, alors on traite à son avantage une de ses prétentions. A force égale, des combats singuliers sont proposés, mais si le chef local se sent plus fort, un conflit armé débute et les forces en présence sont engagées. Chez les danakils, les comptes se règlent sans état d'âme. Un explorateur avisé et prudent saura, s'il ne l'a lu, s'en rendre compte dès la proximité d'une localité.

Quand on approche un lieu habité par un clan Afar, les premières architectures que le regard accroche sont des monticules dressés à l'écart des habitations. Pour certaines, la forme d'enclos à l'image des sépultures mycéniennes ne laisse aucun doute sur la fonction de dépôt mortuaire de l'ouvrage. Parfois l'enclos, plus sommaire, entoure une colonne cylindrique de pierres sèches d'à peu près un mètre soixante de haut. Cette colonne est fichée au centre d'un monticule hémisphérique un peu plus large. On peut en dénombrer entre cinq et dix par localité. C'est là une clé qu'il ne faut pas rater. On apprend ainsi que lorsqu'un Afar découvre un cadavre dans son périmètre, qu'il soit ou non du clan ou de sa famille, le chef sollicité déclare sur-le-champ qu'il s'agit d'une mort accidentelle, naturelle ou violente. A la fois témoin, enquêteur, médecin légiste puis juge, ses décisions sont sans appel. Ce raccourci juridique va leur permettre en cas de meurtre ou d'assassinat d'ensevelir la victime debout, jusqu'au bassin, le reste du

corps sera inclus dans un dôme de pierres sèches prolongé par une courte colonne cylindrique. Cette structure d'un appareil de pierres semblable à celui des bories, les moellons ajustés à plat. Alors parfois on remarque, enfichées sur le haut de colonne, une, deux, trois pierres dressées telles de petits menhirs. Ces ajouts font mémoire du compte des vengeance accomplies, de la mort du meurtrier à celle des membres de son clan supposés complices.

Comme, bien entendu, un peu comme en Corse, les voisins ont les mêmes traditions, cette occupation entretient des liens sociaux assez éloignés de nos conventions. Il faut ajouter à cela que les clans afars au XIX^e sont régulièrement visités par des agents britanniques dépêchés d'Aden de façon à maintenir l'influence française naissante dans la plus grande insécurité.

C'est dans ce nid de frelons qu'un jeune sous-secrétaire d'Etat de 24 ans débarque. Il met pied à terre à peu près au milieu d'un no-man's land minéral nommé Obock et planté au bord du Golfe de Tadjoura. S'il est un peu idéaliste, son intelligence et sa vivacité d'esprit ne demandent qu'à s'exercer. Il a déjà été secrétaire particulier du gouverneur de Cochinchine et dirigé le bureau diplomatique du gouverneur général de l'Indochine. Nommé sous-secrétaire d'Etat à la marine et aux colonies un an auparavant, il aura arpenté plus de parquets cirés et de tapis de soie que de chemins poussiéreux. Il est temps pour lui de s'aguerrir. Léonce Lagarde arrive à Obock en 1884 nommé commandant particulier de la place de ce qui aurait pu être son Désert des Tartares. Il dispose d'une garnison de 27 soldats, d'un petit aviso à roues commandé par un premier-maître et armé par 37 marins basés au mouillage d'Obock depuis un an. La situation est paradoxale, si Obock borde la partie Nord du Golfe sous influence afare (le protectorat français est négocié depuis 1884 avec le sultan local), sa rive sud est partiellement en territoire Issa qui sera cédé par les clans en 1885. Les issas sont de souche kamite réputée commune avec les danakils afars, mais revendiquent une culture différente. Leurs clans sont fédérés sous l'autorité d'un chef (ougass) en lien politique avec l'Ethiopie. Physiquement les issas se différencient des afars par une influence arabe moins marquée semble-t-il. Mais surtout, Afars et Issas sont des peuples rivaux depuis l'antiquité. Si les afars sont fréquentés par les agents anglais d'Aden, les issas ont été moins approchés. La future Djibouti, comme la plage d'Ambado est située en territoire issa.

Notre jeune gouverneur Lagarde, en 1886, est au fait de ces réalités. Cela fait deux ans qu'il négocie en s'appuyant sur la bonne volonté et le sens commercial des sultans des deux peuples. Léonce Lagarde montrera une intelligence politique extraordinaire qui le conduira peu à peu à établir un lien privilégié avec l'Abyssinie. Son empereur, Ménélik et lui seront année après année, étroitement liés à cette épopée mythologique. Ce 19 novembre 1886, nul ne sait véritablement ce qui s'est passé sur la plage d'Ambado. Si Lagarde s'attache à ne pas faire de campagne militaire stérile, il n'est encore qu'à ses débuts de diplomate, il apprend. Peut-être n'est-il pas assez informé des usages au contact des danakils ? Danakils ? Issas ? Un groupe mené par des agents anglais d'Aden ?

Ce jour de novembre, 7 marins de l'avis à roues « *Le Pingouin* » sont trouvés morts sur la plage, apparemment sans armes, comme ça, en pleine paix. S'ils se déplaçaient sans armes, ils se sont fatalement mis à la merci d'une rencontre avec un groupe d'issas en patrouille ou d'afars en maraude hors de leurs frontières. Cette situation a fait d'eux d'insultants visiteurs sans autorisation ni accord, ou, pire, les a fait passer pour de stupides et imprudents voyageurs. Avec des armes portées à la ceinture, il y aurait eu discussion, et la présence du *Pingouin* au mouillage et de ses trente marins aurait permis d'éviter cela. Quels étaient les ordres ? Qui a demandé à ces marins de laisser leur mousqueterie à bord ? Y-a-t-il une affaire privée en filigrane ? On ne le saura pas, du fait des effets potentiellement désastreux qu'un tel évènement aurait eu sur l'entreprise d'ensemble. Aujourd'hui, documents et témoignages sont encore moins nombreux.

Ce serait pourtant sans compter sur Didier et Arthur. Arthur Rimbaud et Didier Jaffrédo. Didier a ainsi une intuition, de ces intuitions qui font les grandes enquêtes judiciaires. Il nous cite Rimbaud... à comparaître. C'est brutal. Oh, pas pour sa tentative maladroite et calamiteuse de trafic d'armes avec les pires associés ; non, cela on le lui pardonne volontiers. C'est bien plus sérieux puisqu'il s'agit de poésie !

Didier, tu as raison. Entièrement raison de poser cette question, car elle en vaut la peine. La peine de renouer avec Arthur Rimbaud et de respirer à nouveau le café, l'encens et le parfum entêtant de la naïa qui les brûle.

Avec toute mon amitié.

Christophe Hervé

Lieutenant colonel de la Gendarmerie

Lieutenant de vaisseau de la Marine Nationale

Chevalier de l'Ordre National du Mérite

Chevalier de l'ordre national du mérite maritime

Chief of maritime law enforcement office -

Criminal investigation management

Introduction

“On aime Rimbaud parce qu'on y a reconnu quelque chose de soi. “

Alain Bardel

Mon intérêt, dirai-je ma passion, pour Arthur Rimbaud est lointain. Il se rattache - mais est-ce vraiment original ? - à mon adolescence. Rimbaud fut un grand frère qui accompagna mes jeunes années. Comment ne pas me retrouver dans ce poète, découvert à l'école, qui me parlait si bien de ses errances (*Ma Bohème*) et de ses émois (*Le Dormeur du Val*) ? Initié au collège j'achetai ses œuvres complètes pour, livres en mains, me mettre à scander, dans ma chambre, ses poèmes les plus célèbres. M'assimilant, m'imprégnant, vivant. Ces poèmes reflétaient les tourments de mon cœur et de mon corps, les questions de mon âme, l'aspiration de mes sens par les sons, les images, les sensations, les odeurs, les couleurs si parfaitement décrites.

Je fis l'effort - était-ce vraiment un effort ? - d'apprendre par cœur les cent vers du *Bateau Ivre*, pour mon plaisir d'abord mais aussi, avouons-le, pour "épater" une copine du lycée !

Plus tard entrant dans l'âge adulte avec ses obligations et responsabilités, la confrontation avec la vie réelle, j'abandonnai ses poèmes, j'abandonnai ma propre poésie, me désolant auprès de ma jeune épouse d'avoir perdu ma sensibilité, de ne plus rien éprouver en lisant un recueil de poèmes, mettant en cause ma " vieillesse " de 25 ans !

Je lisais une dernière fois sa biographie, pointant le parallèle de nos existences - sensibilité d'adolescent d'abord puis réalisme de la vie adulte ensuite - lui rendant ainsi une dernière fois hommage et me détournai de ce poète, de toute forme de poésie.

Je pensais cet abandon définitif, dans la norme des choses. Un événement sans souffrance alors, ayant fini de m'émouvoir et de m'interroger.

Quel ne fut mon étonnement, le temps venu de ma vieillesse, de retrouver ce poète, pour un face à face, qui me força, beaucoup plus qu'hier, à étudier, interroger, rechercher tout ce qui constitua sa vie, ses ambitions, sa personnalité, son ou ses enseignements.

Cet abandon n'était donc qu'une illusion ? Un peu d'Arthur Rimbaud avait imprégné mon cerveau de gamin et ne demandait qu'à se réveiller le soir de ma vie.

Les détours de l'existence sont curieux mais s'expliquent toujours en les interrogeant. J'ai passé mes années de maturité en " bon père de famille " soucieux de l'éducation de mes enfants et de l'entretien de ma famille. Libéré de ces nobles obligations, vers mes 60 ans, le goût me vint de satisfaire mes rêves d'enfant en réalisant, comme d'autres, des modèles réduits de bateaux.

Nourris de mes lectures verniennes - Ah, Jules Verne, une autre de mes passions me renvoyant toutes deux au XIXème siècle - je cherchai alors un navire à roues à aubes du monde des merveilles que certains qualifieraient aujourd'hui de " steampunk "¹. Mes recherches sur la Toile me livrèrent les plans d'un aviso de la Marine Nationale, le *Pingouin*, documents gracieusement offerts par le Service Historique de la Défense, un court instant c'est-à-dire avant que des

¹ Personnes ayant choisies de vivre à l'époque de la révolution industrielle du XIXème siècle ou du moins de la vision qu'elles ont de cette époque. Elles imaginent un univers où l'évolution technologique se serait figée à l'ère de la machine à vapeur.